

JANA ČERNÁ

**PAS DANS
LE CUL
AUJOURD'HUI**

TRADUIT DU TCHÈQUE PAR
BARBORA FAURE

(EDITIONS) LA CONTRE ALLEE (←)

Jana Černá

PAS DANS LE CUL AUJOURD'HUI
Lettre à Egon Bondy

Traduit du tchèque par
Barbara Faure

La Contre Allée (2014)
Numérisation : dp (2015)

© *Clarissa a jiné texty*, Concordia (1990)

© Jana Černá – heirs c/o DILIA ©

(Éditions) La Contre Allée (2014)

Collection Les Périphéries.

Pas dans le cul aujourd'hui
j'ai mal

Et puis j'aimerais d'abord discuter un peu avec toi
car j'ai de l'estime pour ton intellect

On peut supposer
que ce soit suffisant
pour baiser en direction de la stratosphère

21.12.1948

Note de l'éditrice

“Pas dans le cul aujourd’hui / j’ai mal / et puis j’aimerais d’abord discuter un peu avec toi / car j’ai de l’estime pour ton intellect”. Ainsi commence un des poèmes de Jana Černá, dite Honza¹.

Nous sommes dans les sombres années d’après-guerre dans les pays de l’Est : des années de terreur et d’intégrisme politique, au cours desquelles la société semble anéantie, incapable de penser, de créer et où tout paraît réduit à sa dimension politique.

Mais voilà qu’une femme, à Prague, écrit non seulement sur le sexe et le désir féminin, mais au-delà de l’écriture, met en pratique ses idées non conformistes. Elle fait partie d’un cercle d’intellectuels dissidents. Tous vivent au jour le jour dans le même quartier de Libeň en opposition radicale avec les principes du régime, enchaînent les petits boulots, mènent des expériences artistiques et existentielles, écrivent et publient leurs textes en *samizdat*².

Bien que censurés et peu nombreux, ces intellectuels marqueront la société et la vie culturelle de Bohême, et leur influence prendra toute son ampleur après le Printemps de Prague, auprès des générations suivantes. Parmi eux, on peut citer Egon Bondy (alias Zbyněk Fišer), le destinataire de la lettre qui suit. Véritable mythe en Tchéquie, grande figure de l’underground pragois, philosophe, il est aussi l’auteur des textes des Plastic People of the Universe (PPU), groupe de rock psychédélique symbole de la rébellion des années soixante-dix. Également, Bohumil Hrabal, avec ses livres à l’ironie corrosive, qui est aujourd’hui considéré comme l’un des plus importants écrivains tchèques (*Une trop bruyante solitude, Moi qui ai servi le roi d’Angleterre*). Et Jana Černá, bien entendu, avec son courage, ses provocations, son histoire personnelle et familiale emblématique.

Née à Prague le 14 août 1928, Jana Černá est la fille de la journaliste et résistante Milena Jesenská et de l'architecte Jaromír Kreicar. Ses parents, engagés sur le front culturel et politique, reçoivent chez eux toute l'avant-garde tchèque. Son esprit s'aiguisé à leur contact et elle gardera toute sa vie une attitude de défiance et d'ironie vis-à-vis de l'idéalisme, de l'abstraction intellectuelle et du conformisme, même de gauche.

Milena Jesenská – mondialement célèbre pour sa correspondance avec Franz Kafka – est également une journaliste reconnue en Europe Centrale. Son engagement politique, librement exprimé dans ses articles où elle fustige tout aussi bien le nazisme que le stalinisme, lui vaut d'être internée pendant des années au camp de concentration de Ravensbrück. Elle y meurt en 1944, après avoir été marginalisée par ses anciennes camarades du Parti qui ne lui ont pas pardonné son revirement d'opinion.

Jana Černá partage étroitement l'existence turbulente de sa mère jusqu'à son arrestation par la Gestapo en 1939, alors qu'elle a onze ans. Ces années où, unies par une grande complicité, la mère confie à sa fille la tâche de distribuer clandestinement la presse antifasciste dans Prague occupée, sont fondatrices.

Plus tard, sa vie d'adulte sera empreinte d'un anticonformisme souvent provocateur, d'un mépris pour le rôle subalterne de la femme, d'un sens aigu de la débrouille, d'un culte de l'indépendance et d'une passion pour les idées et les arts.

Lorsque sa mère est arrêtée par la Gestapo, Jana est confiée à son grand-père et se retrouve à sa mort – elle a 17 ans – avec un immense héritage qu'elle dilapide, selon son fils Jan Černý, en l'espace d'un an. C'est le début d'une existence nomade et dissipée.

Jana Černá se marie une première fois en 1949. Un an plus tard, elle rencontre son deuxième époux, Miloš Černý, avec lequel elle aura quatre enfants, mais leur relation se dégrade rapidement et ses enfants sont placés en institution. Pour survivre, Jana Černá

multiplie les petits boulots (femme de ménage, poinçonneuse de tram, aide-cuisinière), elle écrit aussi des textes de commande, purement alimentaires.

Au début des années soixante, elle se marie une troisième fois et donne naissance à un cinquième enfant. Le tribunal la condamne à un an de prison pour défaut de soins et confie l'enfant à des parents adoptifs. Jana Černá meurt dans un accident de la route en 1981. Peu avant sa mort, elle s'était à nouveau mariée et, d'après les témoignages de ses proches, était devenue croyante : on sent déjà l'émergence d'une certaine religiosité dans sa lettre à Egon Bondy, écrite vingt ans plus tôt.

Dans cette lettre, l'énergique invitation de Jana Černá à lier poésie et philosophie, vie et littérature, sexe et art, révèle une puissante défense de la liberté de l'individu face au stalinisme, et témoigne de l'extraordinaire réaction d'une intellectuelle libertaire face à la situation politique de l'époque.

Le petit, mais vivace mouvement underground auquel elle participe n'est d'ailleurs pas sans analogies avec la Beat Génération américaine. De la même manière que celle-ci naît et se développe en plein maccarthysme – années de reflux politique, de peur et de persécution –, l'underground pragois connaît sa période la plus prolifique durant les années de terreur stalinienne. De plus, les deux mouvements rejettent les sociétés hyperpolitisées – avec leur fanatisme et leur chasse aux sorcières –, revendiquent un espace indépendant de la politique dédié à l'art et à la vie privée et s'adonnent à l'expérimentation.

Par son mode de vie puis son œuvre, Jana Černá a incarné aux yeux des nouvelles générations une forme d'érotisme proto-féministe. On pourrait affirmer, en grossissant le trait, que le vers *Pas dans le cul aujourd'hui* est une métaphore du féminisme.

La suite, *Et puis j'aimerais d'abord discuter un peu avec toi / car j'ai de l'estime pour ton intellect*, exprime son refus de se soumettre à la primauté masculine, mais aussi sa volonté de rechercher des nouveaux « possibles », d'un espace où sexualité et activité intellectuelle ne s'opposeraient pas.

Dans la lettre qui suit, écrite plus de dix ans après ce poème, elle est désormais pleinement consciente de la révolution qu'elle a déclenchée au sein de sa relation amoureuse. Son féminisme, étroitement lié à son refus anarchiste de tout ordre établi, semble davantage s'attaquer à l'ordre patriarcal et machiste qu'au mâle.

Jana Černá a également joué un rôle précieux dans la transmission du patrimoine multiculturel de Prague, carrefour des peuples tchèques, allemands et juifs. Un carrefour, comme le dit Hrabal, traumatisant d'un point de vue sociologique, mais qui a généré un terrain propice à la littérature et engendré cette forme de posture salvatrice par rapport à l'existence nommée « ironie pragoise ».

Jana Černá avait passé toute son enfance au cœur de cet extraordinaire croisement des cultures, assisté à sa disparition à l'arrivée du nazisme, et percevait clairement l'unicité d'un tel héritage culturel.

Comme celui de Milena Jesenská, le destin de Jana Černá sera toujours lié au cœur de l'Europe, à Prague.

Selon son ami l'écrivain Bohumil Hrabal : « Si Achmatova³ disait d'elle-même qu'elle était un cygne noir, Honza était un cygne blanc avec une aile blessée, mais avec des yeux splendides, grands, tristes et le cœur d'une poétesse maudite ».

Anna Rizzello
Directrice d'ouvrage

Mon amour, mon amour, mon amour, alors c'est comme ça, en deux mots, à ce que je sache j'ai emprunté cette machine à écrire pour produire de quoi subvenir aux besoins des enfants, aux nôtres, bref à nos besoins à tous et me voilà installée devant une lettre d'amour – il y a quelque chose qui cloche quelque part – ou c'est peut-être le contraire et rien ne cloche, sauf que d'un autre côté je suis dans la merde, alors on a du mal à trancher.

Mais je sens toujours ton baiser sur mes lèvres – voilà sans doute la pire des banalités, mais c'est comme ça et je suis assez vieille pour ne pas être obligée de craindre les banalités. Assez vieille et assez amoureuse – outre tout ce que nous nous sommes dit en rapport avec nous, je suis également amoureuse – et je m'en aperçois sur mes vieux jours avec un étonnement un peu amusé, mais comme le monde n'a rien de crédible, je prends au moins ça pour argent comptant. Tu n'as qu'à faire de même. Si j'avais tendance à dramatiser, je deviendrais fataliste et je croirais que notre relation a quelque chose d'inéluctable, mais je ne suis pas fataliste et je me dis donc simplement que Dieu est puissant et que sa volonté soit faite – surtout lorsqu'elle correspond si parfaitement à ce qui m'est agréable.

Un spectateur indifférent pourrait dire que si nous ne nous étions pas rencontrés, bien des choses nous auraient sans doute été épargnées, mais moi, je ne souhaite pas que me soit épargnée une seule de nos merdes communes ou un seul de nos malheurs – ou malheurs apparents – et c'est sans doute pour ça qu'ils ne m'ont pas été épargnés, Dieu en soit loué.

Tu penses que ton côté sentimental me déplaît – comme tu te trompes, mon chéri, comme tu te trompes. Il me plaît beaucoup et j'en ai besoin, mais il m'a aussi fallu un grand nombre d'années pour

y ajouter foi. Je le désire aujourd'hui, non que je trouverais un plaisir particulier à la sentimentalité, mais parce qu'elle vient de toi, qu'elle fait tout simplement partie de toi, partie de nous.

Je n'ai jamais été trop encline à me comporter de manière raisonnable, sans doute simplement parce que je ne suis pas du tout raisonnable ou parce que tout ce qui est sain et raisonnable me répugne de manière presque physique. Tout ce que j'ai fait dans ma vie et dont j'ai eu honte, je l'ai fait parce que c'était raisonnable. Non merci, sans façon, gardez-moi de la peste, du typhus et de l'esprit raisonnable. Le raisonnable, ce sont les affiches antialcooliques, la gestion d'État, les préservatifs et la télévision, c'est la poésie stérile qui sert la bonne cause ; pour l'amour du ciel, épargnez-moi le raisonnable, j'ai assez de vitalité pour en supporter plus que n'importe qui d'autre, mais le raisonnable me ferait mourir en moins d'une semaine de la mort la plus triste qui soit, le raisonnable détruit en moi tout ce qui fait sens, il m'ôte toutes mes forces, qu'elles soient érotiques, intellectuelles ou autres. Donc je veux bien croire que ce n'est pas parce que je suis raisonnable que je me dis que si nous restons ensemble, ce ne sera qu'après une décision vraiment libre. Et c'est justement parce que je n'ai pas une miette de cette vanité si respectée et honorée dans ce monde irrationnel – (comme il est d'ailleurs bizarre à quel point ce monde irrationnel s'appuie sur sa propre rationalité) que je ne sais pas m'imposer de limites, ou plus exactement que je refuse de m'en imposer. Elles ne sont pas de mon monde. Si je sens ton baiser, je veux un autre baiser et je me dis qu'il doit en être ainsi.

J'ai été très souvent heureuse avec toi pendant ce temps – mais ça n'arrête pas de s'amplifier, ce n'est pas normal, mais ça s'intensifie, je me dis que je n'ai jamais été aussi heureuse qu'aujourd'hui, comme en traversant Letná, pendant les courses, au téléphone à la poste en sachant que tu m'attendais, après mon départ de Holešovice où je n'arrivais pas à me décoller de toi et je savais que tu ne pouvais pas te décoller de moi, au café où nous nous sommes arrêtés sous le prétexte d'une bière et d'une limonade, dans le tram, au moment où tu me faisais au revoir de la main, peut-être que je suis folle, sans

doute est-ce maintenant moi qui suis intolérablement « sentimentale », mais je n'y peux rien, pendant tout ce temps-là j'ai été follement et éperdument et calmement et merveilleusement heureuse. Et je le reste encore, même si tu n'es pas là et si tu étais là j'écrirais ma nouvelle et toi tu serais assis en face de moi, ou à côté, ou n'importe où et tu ferais ce que tu as à faire et ce serait bien, ce serait infiniment bien et je me sentirais vraiment chez moi, tel que je me représente mon chez moi, tel que je le veux, tel qu'il me le faut. Pourtant, même si ce n'est pas le cas, même si tu es ailleurs et atrocement absent, je suis tout de même heureuse, c'est juste que je ne pouvais pas rentrer et me mettre au travail, me mettre au travail comme si de rien n'était, alors j'ai commencé à écrire cette lettre qui n'a ni rime ni raison, où je ne veux rien révéler ni rien résoudre, mais je ne crois pas qu'il y ait besoin d'explication, tu comprendras sûrement et ça ne te posera pas de problème. Il y aura sans doute encore bien des moments où nous aurons des questions à résoudre, cela va de soi, on ne peut pas l'éviter, même sous le socialisme. Mais, à d'autres moments, nous ferons probablement les choses juste comme ça, pour le plaisir, par sentiment de bonheur ou le diable sait pourquoi, bref dans l'esprit où j'écris maintenant.

Tu ne sais même pas à quel point je suis fière (tu n'ignores sans doute pas que j'ai toujours eu tendance à l'être), mais tu ignores à quel point je suis fière de t'avoir, de ce que tu m'aimes (car je pense que tu m'aimes), de t'aimer à mon tour, de toi, de ta manière d'être, de qui tu es. Je parle très sérieusement, mon Zbyňek, plus sans doute que tu ne peux l'imaginer. Il serait certes vrai de dire que j'ai de l'estime pour toi, mais ce ne serait pas toute la vérité, juste un petit bout de vérité. Autre chose me remplit de fierté : la certitude de ton exceptionnelle originalité. Je n'admire pas ton intellect, je le tiens pour tout naturel, ça va de soi. Mais ce qui m'excite presque physiquement, c'est ton mélange fantastique d'intellect et d'une irrationalité absolument et frénétiquement logique, cette poésie philosophique, cette philosophie poétique dont nous avons un peu parlé aujourd'hui, mais dont la portée dépasse de très loin les bornes de notre conversation. Car ce n'est pas qu'il y ait deux sphères côte à

côte – la philosophie et la poésie – c’est que leur fusion donne naissance à une troisième chose dont on ne saurait sans doute même pas saisir la valeur. Il n’est pas de plus grande erreur que ta peur du charlatanisme, même si elle est tout à fait compréhensible. Mais elle naît d’un a priori selon lequel la philosophie serait l’aride aboutissement de la culture et la poésie un labeur zélé exploitant le terroir héréditaire de la nation. Ni l’un ni l’autre n’est vrai, car la philosophie érudite sied au terrain académique et aux cerveaux stériles de ceux qui cherchent en elle la justification de leur propre nullité. Quant à la poésie laborieuse, c’est une suante niaiserie destinée aux manuels de classe, propre à exciter les institutrices standardisées dont elle sert à adoucir la destinée, par ailleurs plutôt amère.

Je peux comprendre qu’il n’est pas facile de se débarrasser de tels préjugés, j’aimerais pourtant te dire qu’il faut le faire, si tu t’en abstenais, ils deviendraient comme un boulet qui t’enchaînerait aux galères de l’utilitarisme, car il en découle une dépendance et une connexion avec quelque chose qui ne peut avoir de lien ni avec la poésie ni avec la philosophie. Car il n’y a qu’un pas de pareils préjugés à l’idée qu’on doit trouver la philosophie utile et la poésie délectable, et c’est le moment effroyable où ces deux notions perdent leur sens propre et commencent à se charger de milliers d’autres significations, elles se voient contaminées par cet asservissement dont je parle et qui est la peste de ce siècle et sans doute aussi de nombreux siècles passés. Ça les corrompt au point qu’elles perdent tout leur sens. Le diable seul sait pourquoi la plupart de ceux qui s’occupent à produire de la poésie s’imaginent qu’elle doit être utile à quelqu’un, qu’ils en arrivent à cette absurdité d’écrire pour des gens dont ils n’ont rien à faire et à qui ils ne payeraient même pas un petit rhum avec leurs honoraires, mais qu’ils veulent coûte que coûte gratifier de leur production. Ce qui corrompt tout à la fois la poésie et ceux à qui on l’inflige comme une affaire de la plus haute importance, à qui on assène à grands coups dans la tête que cette poésie, produite par quelqu’un avec qui ils ne supporteraient pas de s’asseoir ne serait-ce qu’une demi-heure à la même table, que cette

poésie leur apportera des émotions imprévues et une expérience culturelle pleine d'un bonheur épuré et raréfié.

Et c'est encore pire pour la philosophie : si la poésie devient ainsi une espèce de bonne à tout faire, la philosophie, elle, est comme une jeune fille de bonne famille muée en prolétaire et qui se fait femme de ménage, métier auquel elle ne connaît certes rien, mais qui lui vaut en revanche une bonne appréciation dans son dossier personnel.

D'un côté, on l'oblige carrément à se rendre tellement indigeste et insipide qu'un homme honorable ne saurait la consommer sans en éprouver de la honte, et qu'elle ne fait jouir que le professeur d'université qui cherche à se prouver que la dépense investie pour son éducation n'a pas été inutile. La chose est particulièrement exaltante pour les jeunes hommes de familles pauvres qui se sont hissés à la force du poignet et ça pue la vision attendrie de la maman finançant les études de son petit prodige en lavant les calcifs des soldats. Et de l'autre côté, on voudrait que la philosophie sanctionne et supporte toute la pesanteur de la crétinerie humaine. Elle sert de base aux décrets d'État et de brosse à cabinets, elle doit justifier l'arrestation de ministres et la cherté du beurre, et ce face à des hommes incapables d'en comprendre un seul postulat et peu enclins à le faire. Car cette incapacité leur vient de leur inculture et c'est un cercle vicieux qui engendre d'autres abominations, comme par exemple cet arrogant sentiment de supériorité et de toute-puissance chez ceux qui s'imaginent qu'ils ont compris quelque chose. Le moindre crétin de base qui a échappé au métier de comptable salarié grâce à un simple concours de circonstances (et qui donc ne comptabilise pas pour le plus grand bien et le plus grand épanouissement de l'État juste parce qu'il est doté d'un fragment de circonvolution cérébrale lequel ne sert à rien, sinon à bourrer cette maxi-tête d'une quantité de connaissances en partie inutiles et en partie inutilisables par la tête en question), le moindre de ces imbéciles croit dur comme fer qu'il lui suffirait d'être aux commandes de la société pour en faire aussitôt « le meilleur des

mondes ». Qu'on lui mette donc en main quelques kilos de littérature philosophique et vous verrez ce qu'il en fera, de ce monde.

Par bonheur, Dieu est vraiment grand et la philosophie est de très mauvaise famille, mais ça n'a pas empêché bien des dégâts.

Mais, dans la réalité, chaque postulat philosophique fait sens en lui-même et chaque définition poétique est un bien précieux qu'il n'est pas nécessaire de valoriser artificiellement en la rendant utile. Et me voilà arrivée à ce que je voulais dire : le vrai charlatanisme, ce sont ces écoles à produire des philosophes diplômés, ceux qui ont obtenu leur brevet de pensée philosophique – quelle ignoble et effroyable absurdité que de tester quelqu'un sur la connaissance de x manuels et de lui octroyer le titre de philosophe – pour l'amour du Dieu vivant et unique, quelle aberration à vous couper le souffle et vous faire vous rouler par terre, dans un rire hystérique mêlé de peur, d'horreur et de désespoir ! Cela n'a rien à voir avec la philosophie, pas plus que moi avec une ménagère modèle, c'est à fuir absolument et systématiquement, car la moindre vérité découverte par ces gens est inacceptable, parce qu'elle l'a été dans un contexte où elle ne peut pas être vraie, même si elle était vraie, si tu comprends ce que je veux dire.

Tu écris dans une de tes lettres que ton travail philosophique, tu l'as fait dans les cafés, auprès de ma chatte, dans le désespoir, le cynisme et la bassesse, mais sûrement pas dans les bibliothèques. Ce n'est pas tout à fait juste, mais cela l'est dans une grande mesure, je veux dire que c'est absolument vrai même si tu as parfois aussi passé du temps en bibliothèque ces temps derniers. Voilà pourquoi ton travail est tel qu'il est, voilà pourquoi il a servi à d'autres fins que purement philosophiques, qu'il peut être un point de départ et une base sur laquelle construire. Je ne crois pas et je ne croirai sans doute jamais qu'en philosophie on puisse parvenir où que ce soit à pied sec, en suivant la voie de l'érudition, de l'instruction policée. Bon sang de bonsoir, qu'y a-t-il de plus excitant que la philosophie et qui donc y ferait quoi que ce soit de bon en éliminant cette excitation orgasmique, ça, je vous le demande ! C'est comme si on voulait se

servir de pilules aseptisées et inoffensives pour baiser – sauf que la philosophie n'est pas inoffensive pour la santé et ne peut pas se pratiquer ainsi. Arrête s'il te plaît de te traumatiser parce que ta philosophie n'est pas assez rébarbative pour orner les rayonnages de bibliothèques académiques, c'est sa supériorité et non son défaut et c'est surtout son plus grand espoir, s'il te plaît, ne laisse pas cet espoir se noyer dans les gouttes d'une sueur érudite ! Le bon Dieu t'a gratifié de qualités rares, d'où te vient donc l'arrogance de croire qu'elles sont la source de tes complexes et où prends-tu le courage de vouloir t'en débarrasser juste parce que quelques imbéciles (qui n'en ont pas été gratifiés) ont à ce sujet une opinion, ou du moins ce qu'ils osent appeler une opinion et même une opinion différente de toi – pas de ton opinion, mais de toi-même, tu comprends ? Si tu t'es jusqu'ici senti obligé de produire ta philosophie dans les cafés, cela s'est avéré bénéfique. Pourquoi donc ce besoin crispé d'érudition et de labeur ? Si un jour ce besoin devient vraiment spontané, alors soit, bien entendu ; une de tes qualités, en partie innées et en partie assez chèrement acquises et payées, c'est justement cette harmonie entre la nécessité et la signification. Ce qui veut dire que tu as surtout éprouvé le besoin de faire ce qui a du sens, même si en fait c'est à un moment donné un sens que tu ignores ou qui ne se révélera qu'au bout d'un certain temps, voire d'un temps certain. Fais confiance à ce don, rends-en grâce au bon Dieu partout où tu vas et ne le lui restitue pas couvert d'un dégueulis de crispation et de labeur, il ne te l'a pas accordé pour cela. Il pourrait bien t'entendre et te le reprendre, à ta place je ferais attention, on ne joue pas ainsi avec les dons, mon chéri. Pardon, je ne veux être ni grossière ni impertinente, mais tu me comprends, n'est-ce pas, tu sais pourquoi j'écris cela et de quoi il retourne.

Fais donc un peu confiance à ce bon Dieu, il sait ce qu'il fait, et fais-toi un peu confiance à toi-même, le manque de confiance en soi et l'autodénigrement sont des péchés mortels, oui, vraiment et littéralement mortels, des péchés qui font mourir. Et peut-être même plus encore que l'arrogance. Tu dois en effet avoir conscience de tes capacités, ne serait-ce que pour savoir les mettre à profit, pour en

faire ce pour quoi elles t'ont été accordées. Il te serait bien difficile de répondre un jour que tu t'es laissé aveugler par quelque chose d'aussi louche qu'un complexe d'infériorité. Car l'humilité dans cette acception n'est pas une vertu, l'humilité dans cette acception est au mieux de la connerie, et encore dans le meilleur des cas. Tu as reçu une imagination absolument fantastique – quelque chose qu'on ne saurait remplacer par de bonnes ou mauvaises lectures – (j'ai lu quelque part une phrase tout à fait magique selon laquelle l'imagination est une chose que certaines personnes ne peuvent même pas imaginer), cette vision qui te donne des longueurs et des longueurs d'avance. L'imagination qui est le terreau nourricier de la poésie et de la philosophie, mais aussi de ce qui n'a pas encore de nom, ce qui résulte de leur mélange homogène. Rien ne serait pire que si tu corsetais et entravais cette imagination par des axiomes tirés de dictionnaires philosophiques. Si tu la cadenassais dans une pièce, pour qu'elle ne te dérange pas dans ton travail, celui que tu ferais dans la pièce d'à côté. S'il existe un espoir concret que tu produises un fruit mûr (et tel est bien le cas) alors c'est seulement à condition que ce fruit te comprenne tout entier, avec tes chaussettes, ton horreur des bibliothèques, ta barbe, ta bière, ta fantaisie, ton intellect, ta queue, tout ce qui se rapporte à toi. Rien ne m'enthousiasme tant que l'espoir d'une œuvre qui naîtra en lien direct avec tout cela, une œuvre d'où rien ne sera éliminé, une œuvre sans censure, crue, brute et monstrueuse, mais absolue. Une œuvre qui ne sera pas aseptisée, à faire dégueuler et chier celui qui la consomme, à faire surgir en lui tout à la fois un sentiment de bonheur et d'horreur, une œuvre sans limites et qui ne se laissera imposer de limites par rien et à aucun moment. Et si j'ai une certitude, c'est que tu porteras ce fruit dans la plénitude de sa suavité et de sa contraction orgasmique. Et voilà justement pourquoi je ne veux pas que tu repousses sa maturation par des a priori qui viennent d'un autre monde que le nôtre. Voilà pourquoi j'écris tout cela, si je peux aider d'une manière quelconque à mettre au monde ce fruit, si je peux par ma chaleur aider un tant soit peu à sa maturation (et c'est là mon plus grand désir) c'est justement parce que j'ai assez de recul pour hurler à pleine voix dès qu'une ombre ou une tare

apparaît sur sa perfection, son absoluité. Aucune de tes futures conneries, aucune bêtise et aucun crime dont tu te rendras coupable n'est une tare. Mais la petitesse en est une, et le complexe d'infériorité et l'autodénigrement sont des petitesesses, ne le savons-nous pas tous les deux ? Comprends-moi bien mon chéri, tout cela est inséparablement lié, le fait que je t'aime et que je veuille coucher avec toi est lié à ma passion pour ton travail. Il est vraiment difficile de faire la part entre l'excitation due à ton corps que je connais si intimement, et celle qui vient de n'importe laquelle de nos discussions. C'est vraiment difficile : quand je suis au lit avec toi, je peux parler philosophie, et quand on en parle à table, ma chatte peut se tenir au garde-à-vous, car on ne peut pas séparer les choses et les abstraire l'une de l'autre. Je veux passer des heures à bavasser pour pouvoir coucher avec toi et je veux baiser avec toi pour parvenir à ces heures de discussion, je veux, non, il me faut, savoir que même cette baise et ces heures passées à bavasser ont un lien avec ton travail, tout cela n'aurait aucun sens si ce lien n'était pas aussi étroit et serré et imbriqué que je me le figure. Peut-être en arriverons-nous un jour au point d'être vraiment ensemble avec tout ce que cela comporte et ce sera plus que le bonheur, mais je déguerpisrai sur le champ à l'instant où ça aura perdu ce sens réel, unique et véritable, je déguerpisrai pour épouser un ingénieur commercial possédant une Spartak Skoda parce qu'alors il n'y aura plus aucune différence.

Et il faut que je sache toujours tout sur toi, souviens-t-en, mon chéri, je dois savoir tout, absolument tout. Peu m'importe ce que tu as fait, si tu n'es pas rentré chez toi d'une semaine, peu m'importe pourquoi tu es rentré tard pour le dîner, et soûl au point qu'il a fallu te porter, ça, je m'en passe fort bien. Mais je dois savoir ce qui t'amène ou au contraire te fait partir, savoir tout ce qui compte. Je ne suis pas hussite et je ne crois pas à la véracité, même pas à la tienne, je veux dire à celle qui existe couramment entre deux personnes qui vivent ensemble : « Tu avais promis de rentrer à deux heures et tu es rentré à huit heures, et encore, avec une semaine de retard, tu vas me dire tout de suite qui est cette pute qui t'a détourné du foyer conjugal ! » et lui de répondre que ce n'est pas une pute, que c'était la

fête du camarade directeur « tu comprends bien, ma chérie, que je ne pouvais pas lui dire non ! » ce qu'elle voudra bien admettre jusqu'au jour où on lui apprendra que cette pute est une blondasse cagneuse, il s'ensuivra une scène larmoyante « comment as-tu pu ? » puis une réconciliation entre les draps qui aura pour conséquence à la fois une prolifération de la famille et une autre pute, cette fois-ci une brune. Ça, merci, je peux vraiment m'en passer.

Mais j'ai toujours besoin de savoir que tu partages avec moi ce qui compte, jusqu'à la limite où cela peut se partager et peut-être même un peu au-delà. Non parce que je le veux, ni même parce que toi, tu en aurais besoin, mais parce que cela peut te servir, parce que tu sens et tu sais qu'un contact aussi étroit fait partie de toi, donc aussi de ton travail et qu'il est créateur. Il faut que je le sache, ne serait-ce que pour avoir le courage d'être avec toi, pour être sûre d'en avoir le droit, comprends-tu ?

Je t'aime infiniment, c'est la vérité – le verbe aimer est un peu absurde ici parce qu'il s'agit d'autre chose encore, je suis liée à toi par tout ce qui m'est propre et c'est encore autre chose qu'aimer –, mais voilà justement pourquoi je suis absolument libre dans cette relation et je peux non l'anéantir, mais anéantir sa réalisation si celle-ci devait l'abaisser au niveau banal des atrocités conjugales commises contre le corps et l'esprit. Et voilà justement pourquoi je ressens de manière si aiguë ce qui est bon ou mauvais.

Je voudrais que tu sois absolument sûr de moi, comprends-tu ? Et là encore, pas de cette certitude conjugale imbécile, celle-là, nous nous en fichons ; je me dis par moments avec un rire plutôt réjoui que nous risquons bien de voir cette certitude-là nous tomber dessus contre toute attente, de nous apercevoir un jour avec une pointe d'humour que si nous nous sommes fidèles jusqu'à la moelle des os, c'est justement parce que tout le reste perd de son attrait et s'affadit devant la possibilité de nous posséder mutuellement. Mais il ne s'agit pas de cela.

Je voudrais que tu sois sûr que je t'appartiens absolument, c'est-à-dire que je ne ferai rien, je ne penserai rien qui ne serait pas en

quelque mesure en rapport avec toi ou qui te mette en danger. Je voudrais – et c’est la toute première fois que cela m’arrive – que tu te sentes en sécurité auprès de moi. Autant que je le suis auprès de toi et encore plus, parce que ça ne doit pas être juste une sécurité impersonnelle face à Dieu sait quoi, à mon intellect ou à mon mode de vie, je voudrais que ce soit une sécurité qui ne concerne que toi et n’existe que pour toi, la sécurité d’une confiance indestructible et d’une intimité invulnérable. Comme je l’ai déjà dit, c’est la première fois de ma vie que j’ai un tel désir, je ne l’ai jamais voulu pour personne et je n’ai pas su le vouloir pour toi durant toutes ces années. À côté des questions matérielles dont nous avons déjà parlé, je crois que cette incapacité antérieure est une des raisons de nos déboires, j’y ai beaucoup réfléchi ces derniers temps et je ne pense pas me tromper. Il faut savoir aimer et j’ai payé cher pour l’apprendre, je ne sais pas si j’ai réussi, mais ce dont je suis sûre et certaine, c’est que ce temps et ce prix-là m’ont permis de comprendre ce que c’est que d’aimer et que tu es le seul homme avec qui je puisse avoir une relation digne de ce mot profané et banal, mais pourtant clair et précis. Je voulais t’en parler un peu aujourd’hui, mais je ne sais pas, je n’arrivais pas à sortir ces mots, je ne crains pas la banalité et les grands mots ne me font pas peur s’ils se justifient, mais j’ai vécu toute notre rencontre avec trop d’intensité pour pouvoir beaucoup m’exprimer.

Je songe tout à coup que c’est peut-être un peu incompréhensible, tout ça, mais tu me comprendras peut-être. Tu vois, les vestiges de « Stromky » n’ont disparu que lors de nos dernières rencontres, voilà pourquoi je les ai évoqués aujourd’hui en passant. Tu ne réalises sans doute même pas qu’ils étaient toujours là à fausser les mots et déformer les actes, même s’il y allait depuis longtemps d’autre chose qu’en quarante-neuf. Ils avaient sans doute disparu en moi depuis longtemps, mais ils étaient encore présents dans ma relation à toi (s’il te plaît, est-ce que c’est clair, ce que je dis ?), dans l’absence d’humilité par rapport à cette relation. Je hais ce mot d’« humilité », mais il est ici à sa place. Même si je savais déjà à quel point je fais corps avec toi, je gardais toujours ouverte la sortie de secours, cette

sortie que j'ai non seulement fermée, mais carrément murée ces derniers temps. Tu ne peux même pas imaginer à quel point j'ai été soulagée en m'en rendant compte, car je n'en étais pas consciente tant que c'était là, comprends-tu ? Je l'ai réalisé entre notre avant-dernière rencontre et celle d'aujourd'hui, ça explique en partie pourquoi je me suis sentie si bien avec toi aujourd'hui, pourquoi j'ai pu être si infiniment heureuse avec toi, non à tes côtés, mais avec toi, ce que toutes ces choses n'avaient jamais permis auparavant.

Et voilà aussi une des raisons pour lesquelles il n'y a aucune crispation nulle part, qu'il n'y a pas d'urgence et mon « je t'aime » d'aujourd'hui n'a rien d'impatient, il n'est pas encombré de peur ou d'appréhensions même lorsque je nous imagine vraiment ensemble, il n'est pas fébrile même s'il est excitant au maximum, il n'est pas ceinturé d'une digue qui signifierait « nous nous aimons, voilà pourquoi nous ne sommes pas encore obligés d'être ensemble » ni de cette crispation qui dirait « nous nous aimons, voilà pourquoi il nous faut être ensemble », peut-être est-ce la voie vers quelque chose que je n'espérais même pas, une relation où aucune exigence n'est posée. La voie vers ce à quoi je ne voulais pas croire, vers une situation où deux, lorsqu'ils sont unis, deviennent plus grands qu'un. Peut-être que le fatras des moralités et des fouteries légalisées que nous proposent les religions de tous temps et de toutes races recouvre cette possibilité-là, et peut-être qu'il nous est donné, qu'on attend de nous, que nous la réalisons. Difficile de dire quand et comment, serait-ce ce dont tu as parlé et que je ne pouvais comprendre, appesantie par mes anciens péchés et erreurs – là, les catholiques ont raison, les péchés obscurcissent l'esprit.

Mon amour tu n'es pas fâché que je m'étaie comme ça en rentrant dans toutes ces broutilles et tous ces détails, n'est-ce pas, mon chéri, tu n'es pas du tout fâché, j'espère et je me figure qu'il est bon de dire ces choses même si elles vont sans dire, en fin de compte, le langage est quand même un moyen de communication, il a été inventé pour cela. Et il faut se hâter de dire ces choses pour qu'elles ne nous fassent pas trébucher ou perdre du temps, nous avons ma foi d'autres soucis.

Je me sens infiniment bien, je n'ai pas la moindre idée de ce qui nous attend, je ne puis imaginer combien de temps nous sépare du moment où tout ceci portera enfin ses fruits et où tout ce que nous avons préparé pendant ces années d'étrange coexistence deviendra réalisable, je n'ai pas la moindre idée de ce qui peut encore se mettre en travers du chemin et avec quelles difficultés nous allons maîtriser et faire disparaître tout cela, mais je me sens bien et j'ai la certitude que tout est pour le mieux, qu'il n'arrivera rien qui ne doit arriver. Je ne peux pas te perdre et toi, tu ne peux pas me perdre, l'état des choses et ceux qui s'en prévalent n'y peuvent plus rien, nous sommes arrivés à un tel point que c'est sûr et certain. Comment cela arrivera n'est pas de notre ressort, je n'ai aucune intention de forcer le destin et je m'accorde le luxe de cette insouciance d'un cœur léger.

Voilà, j'ai enfin trouvé le mot – par-donne-moi de sauter ainsi du coq à l'âne – c'est l'ingénuité – pour la première fois de ma vie j'ai une liaison amoureuse ingénue. Et je l'ai avec toi, mon amour, je m'en réjouirais en brailant à pleine voix s'il n'était pas minuit et demi et si je n'avais pas de voisins qui auraient du mal à le comprendre, étant dénués de relations ingénues et de toi. (Je n'y suis pour rien s'ils sont pauvres, mais peut-être qu'ils n'aimeraient pas que je le leur fasse remarquer).

Ne crois pas que je sois restée jusqu'à cette heure à ourdir quelque ruse contre toi, ça non, j'espère que c'est évident. Mais je n'ai jamais eu le cran de rester désarmée et vulnérable devant toi, je n'ai jamais eu le courage de perdre totalement mon indépendance, de me perdre pour t'avoir. Ça coûtait trop cher et c'était trop risqué. S'il n'en est plus ainsi, ce n'est pas que j'aurais tout à coup acquis une confiance qui m'aurait manqué auparavant, j'ai à ton égard la même dose de confiance et de méfiance que par le passé. Mais je n'ai plus peur pour moi, pour mon moi. Comment te l'expliquer pour que tu me comprennes – je ne suis pas invulnérable, au contraire, je suis plus vulnérable que jamais et je ne suis pas maladivement masochiste au point que la douleur que tu pourrais me causer me fasse spécialement du bien, c'est tout le contraire, je le supporterais très mal. Et il n'est pas non plus vrai que j'exclus cette possibilité –

même si je ne l'envisage pas, elle est comprise dans les éventualités qu'il faut prendre en compte. Mais voici en gros où en sont les choses : s'il arrive quelque chose de douloureux ou d'affligeant, je suis capable de le prendre comme tout ce qui se rapporte à cette relation, comme sa partie intégrante que je n'ai pas besoin d'esquiver, même si je ne la désire pas. Ce n'est pas la peine que je me méfie par avance, non que je serais tellement forte, mais parce que ma relation à toi est aujourd'hui trop complète pour qu'on puisse y découper des morceaux comme dans un goulasch tendineux – voilà ce que je prends et voilà ce que je recrache. Trop complète pour qu'il soit possible de ne pas accepter tout ce qu'elle apporte.

S'il te plaît, c'est quoi, cette bêtise, pourquoi n'es-tu pas là ? Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Que je ne puisse pas t'embrasser maintenant, que je ne puisse pas m'étendre près de toi, te caresser, t'exciter et m'exciter par toi, que je ne puisse pas te sucer jusqu'à l'orgasme et te sentir entre mes jambes et rire ensuite avec toi parce que ta barbe empeste au point de donner une érection au contrôleur du tram qui poinçonnera ton billet ? Que je ne puisse pas livrer tout mon corps à ta dévastation à commencer par mes nichons et ma chatte et jusqu'à mon cul, pour que tu les baisses et les rebaises, et puis te forcer, de ma langue artistement plongée dans ton cul, à balancer ta sauce, le visage tordu par le spasme ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas te sentir en moi, presque immobile dans une tendresse poignante, érotique au point d'être sentimentale, que je ne peux pas coincer ta queue entre mes nichons et les essuyer ensuite toute fière, pleins de sperme visqueux ? Pourquoi sacredieu n'ai-je pas ta langue dans ma chatte alors que c'est mon plus ardent désir, pourquoi je ne sens pas la chatouille douloureuse de ta morsure sur la plante de mes pieds, pourquoi je ne peux pas te tendre mon cul pour que tu le possèdes, le mordes, l'étrilles et l'arroses de ton sperme ? Pourquoi je ne peux pas ensuite, étendue auprès de toi, parler de n'importe quoi, depuis la philosophie jusqu'à l'immortalité du hanneton, dans cette évidente intimité où nous sommes à la place qui nous revient, tout en branlotant ta queue juste par excès d'exubérance ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas me coucher sur toi

dans la jubilation d'une tendresse presque asexuée et, tout en faisant l'amour, parler de ce que nous avons mangé à dîner ou du temps qu'il fait ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas te mettre à plat ventre et baiser ton cul de mes mains, te foutre en tétons, te foutre en bouche, te poisser de mon con qui mouille rien que d'y penser, pincer ton cul tendrement, le rosser et le faire rougir comme une fillette impubère qui se ferait surprendre dans un parc par un exhibitionniste dépravé qui lui montre sa bite ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas m'amuser avec ton trou, en lécher tendrement les plis et y fourrer mon doigt, y introduire mes deux tétones et me frotter lentement à tes globes au point de faire dresser ta queue et tuméfier tes couilles ? Je voudrais te coucher sur le dos et te mordiller les tétons, lécher le fond de ton nombril et prendre tour à tour chacune de tes couilles dans ma bouche jusqu'à te faire geindre, haleter et péter d'excitation. Pourquoi est-ce que je ne peux pas maintenant, là, tout de suite, prendre ta bite et me la fourrer sous l'aisselle, l'enrouler dans mes cheveux et tirer sur sa peau en la tenant entre mes pieds, lui tailler une pipe avec les dents, la laisser retomber, me la fourrer dans le cul, la ressortir pour l'enfoncer dans ma chatte avant de lécher sur elle mon propre jus ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas te pomper et faire passer ton sperme de ma bouche jusqu'à la tienne, pour te le faire avaler et que tu t'engoues de son goût pénétrant qui me reste toujours sur la langue longtemps après, si bien que toutes les bouffes ont la saveur de ta queue et quand je mange une tartine de pain et de beurre, ça a le goût du foutre ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas te mettre sur le dos et enfoncer mes tétons dans ta bouche pour que tu les sucés avec la mine d'un nourrisson, les yeux fermés, en claquant de la langue avec délectation ? Et ensuite m'agenouiller au-dessus de toi, la chatte tuméfiée d'avoir trop baisé et te laisser la lécher et la fouir de tes mains au point que tout mon corps se cabre et se pétrifie et que je te pisse dans la gueule parce que tous mes muscles se sont relâchés ? Et encore t'exciter la plante et l'entre-doigt de pieds avec mes nichons, juste un peu en passant, mais à fond, jusqu'à ce que ça te foute en rogne et que tu colles ta bite dans ma bouche, couilles comprises ? Pourquoi est-ce que je ne peux pas mettre mes jambes sur tes

épaules et offrir mon trou à ton regard et te laisser examiner ma chatte avec une froide impudicité, et tirer sur ses lèvres et ses poils de si près que je sente ton souffle et que je jute sans l'entremise de ta langue ? Ou te faire un suçon sur le cul et m'attarder si longtemps que tu te mettes à te tordre sur le lit et à mordre la couverture, si longtemps que ta bite se dresse et qu'elle se recouche sans avoir giclé, que tu me repousses de tes mains et que tu m'arraches les cheveux, et ensuite enfoncer ma langue bien profond dans ton cul jusqu'à sentir le goût de ta merde et quand ton cul se taillera de peur de te chier dessus, pourquoi est-ce que, exaspérée par cette peur, je ne peux pas t'y foutre un doigt et l'y faire tourbillonner jusqu'à un orgasme qui fera s'échapper de tes trous tout ce qu'ils contiennent ? Pourquoi est-ce que tu n'es pas là pour me mettre sur le ventre et me faire rougir le cul comme un œuf de Pâques jusqu'à ce qu'il laisse perler des gouttelettes de sang ? Des gouttelettes qui feraient des croûtes que je sentirais sur les fesses pendant des jours et des jours ? Pourquoi n'es-tu pas là pour me faire un suçon au creux de la clavicule, un suçon qui ferait tuméfier et durcir ma chatte comme du pain rassis quand elle froufroutera lors d'une minette ?

Pourquoi n'es-tu pas là, étendu ensuite près de moi à me caresser en disant « tu sais, ma belle... » avec cet air que tu prends de temps en temps, cet air et ce ton auxquels je comprends tout, à me caresser les cheveux, me gratouiller derrière les oreilles avec un zeste d'humour et m'assurer que si la Klímoložka habitait à Prague et non à Brno, tu irais la rejoindre à la seconde, parce que ça, c'est tout de même un peu trop pour toi et bordel, les choses seraient peut-être un peu plus calmes avec la Klímoložka ? Au plus profond de moi, ça me ferait rougir d'orgueil et j'en viendrais presque à le vouloir, que tu ailles l'essayer, voir si ce « plus tranquille » te fait du bien et ça me ferait pouffer sous cape de t'imaginer te précipitant pour venir me retrouver et me monter dès que tu auras sorti ta queue de cette Klímoložka, et postillonnant de rage, de voir comment ce « plus tranquille » ne t'a servi à rien d'autre qu'à revenir ici.

Pourquoi est-ce que je ne peux pas baiser avec toi en utilisant tout notre vocabulaire obscur et vulgaire, tous ces mots qui engorgent la

bouche, et me laisser ensuite étreindre chastement et presque pudiquement, avant qu'on se mette à se bidonner comme des fous et qu'on se rentre dedans à coups de ventre et de cul en éclatant d'un rire hystérique ? Pourquoi est-ce que nous ne sommes pas là, côte à côte sur le flanc, à nous sucer en nous concentrant sur notre propre orgasme et celui de l'autre, sans dire lequel nous exciterait le plus ? Et que je n'entends pas ton « attends » quand j'ai ta bite dans la gueule, et que je ne peux pas te mettre en boîte en te voyant si avare de ton sperme et de tes orgasmes et, quand tu as balancé ta sauce, te prouver que ta parcimonie n'a vraiment aucun sens ? Et encore te lécher, éreinté, presque impuissant, te sucer et t'exciter en te taillant une pipe d'une heure, interminable et épuisante, une pipe qui culminerait en un spasme plus douloureux qu'orgasmique, qui exacerberait tes sens jusqu'au désarroi et où tantôt tu verrais le monde avec tant de clarté que ce serait comme si quelqu'un d'autre était étendu à ta place et tantôt tu te laisserais aller à mon excitation et ferais d'infimes soubresauts, un peu parce que ça te ferait jouir et un peu parce que tu essaierais de t'exciter en faisant semblant de jouir ? Et pourquoi est-ce que je ne me réveille pas ensuite auprès de toi pour te monter, les yeux tout ensommeillés, dans une espèce de léthargie, et te sauter en profitant de ton érection matinale qui ne vient pas seulement du désir, te sauter à moitié endormi et un peu déconcerté et te cramponnant des deux mains à mes nichons ? Et encore pour te voir te lever le matin et te laisser faire, parce que tu t'imagines que je me suis rendormie et te surprendre nu à te gratter le cul et t'appêtant à te rhabiller paisiblement, te laisser enfiler quelques conneries du genre caleçon et chaussettes, avant de te sauter dessus, de t'arracher tout ça et de te faire l'amour à même le sol si brutalement que ça te fasse passer l'envie de te mettre quelque chose sur le dos, me coucher par terre et me caresser et m'exciter lascivement les nibards et la chatte et me masturber devant toi au point que tu te ferais jouir contre mes cuisses ou mon cul ? Et ensuite, t'allumer en faisant semblant de ne plus avoir envie de baiser alors que tu es chauffé à blanc, te bringuebaler la queue et te poignasser les couilles, te licher et regarder d'un air indifférent ta bite se mettre au garde-à-vous, te laisser un peu tenter toutes les

stratégies possibles depuis le pelotage jusqu'à une insistance presque quémandeuse, te tirailler la barbe et la queue d'un air indifférent et te souffler sur les couilles pour te provoquer au maximum, jusqu'à ce que tu en aies tellement marre que tu me foutes une dérouillée sur le cul et que tu me fourres ta queue partout où c'est possible, dans la gueule, entre les nichons, dans le cul, dans la chatte et que tu finisses par m'arroser de la tête aux pieds au point que je n'ai plus qu'à me précipiter dans la baignoire, me mettre sous le jet d'eau et me frotter, cheveux compris, à rentrer dans la salle de bain où tu rentrerais à ma suite et tu me lécherais le con au point de te remettre à gicler ?

Et pourquoi je ne peux pas, nue avec toi nu, préparer ensuite le petit déjeuner, un déjeuner opulent et substantiel, en agitant mes tétons au-dessus de la poêle aux œufs, et discuter ensuite de comment améliorer notre cuisine, puis manger en ta compagnie, confortablement affalés côte à côte, en nous félicitant d'avoir si bien cuisiné et en saucant la poêle avec du pain, chacun de son côté ? Et nous étendre l'un auprès de l'autre, repus et heureux jusqu'à en haleter, nous tenant par la main et bavardant, avant de recoucher ensemble, cette fois-ci d'une façon si absolument normale qu'elle n'a presque rien à voir avec nous, moi dessous, les jambes relevées et toi au-dessus de moi dans un rythme régulier en position de l'ange, celle où on peut s'embrasser et où la seule perversion est celle des langues accolées, un coït qui se prolonge, mais sans fatigue, dans la proximité la plus complète et la plus tangible qui soit, un coït dont on interrompt par moments le rythme par un repos qui en recule encore un peu plus l'apogée et ce n'est pas par lésinerie et cela se fait dans un accord évident, un coït où nos corps s'entrechoquent jusqu'à se coller l'un contre l'autre sans un interstice où glisser la main pour se caresser, et dans lequel une légère crispation ne s'introduit que juste avant la jouissance.

Et pourquoi ne reposons-nous pas ensuite côte à côte, les yeux fixés au plafond et presque sans penser à rien, ou avec des pensées qui vagabondent au loin, non que nous ne voulions pas penser à nous, mais parce qu'elles sont gagnées par une fatigue léthargique qui supprime la censure des sens en éveil ? Pourquoi ne reposons-

nous pas ainsi l'un auprès de l'autre, je voudrais vraiment le savoir et si quelqu'un peut me donner une explication il me rendra vraiment service, étant donné que je ne me l'explique pas à cette heure, car je mouille et je suis chaude et que je te désire, là, maintenant, tout de suite, et je ne suis sans doute pas trop accessible à aucune explication. Au moindre de mes mouvements, ma chatte schlingue à mille lieues à la ronde et moi, j'écouterai des explications, ça oui alors ! Je pourrais me tripoter la chatte toute seule, mais je ne veux pas me tripoter la chatte, je te veux toi, je veux tes doigts et non les miens, je veux ta langue et ta bite, mes doigts à moi ne font vraiment pas l'affaire. Ça m'exciterait en vain et ce serait encore pire, c'est déjà assez scabreux comme ça.

Du reste, je comprendrai tout ça demain matin, pas de problème, mais je ne cesserai de regretter cette nuit, je n'y peux rien, je n'ai pas appris à considérer l'excitation comme quelque chose qu'il faille supprimer dans le renoncement et chasser comme le diable et j'estime qu'un désir aussi fort que le mien aujourd'hui ne se contente pas d'attendre sa satisfaction, mais la revendique à cor et à cri et n'accepte ni ascèse, ni renoncement.

Je n'ai pas reçu la capacité de m'exciter à ce point, de sentir sur chaque centimètre de ma peau ce désir fou que j'ai de toi, pour le chasser à coups de douche froide et de jeûne, non merci, permettez-moi de passer mon tour. Et si ce sont là les leures du diable, alors ce diable commence à m'être tout à fait sympathique.

Sauf que ça n'a rien à voir avec un diable quelconque, rien à voir même avec la dépravation, même s'il faut avouer qu'un observateur neutre pourrait le voir ainsi, mais il ferait erreur. Car c'est tout à fait juste et naturel, ce qui n'est pas naturel, c'est tout bêtement que tu ne sois pas là et que tout cela ne puisse se réaliser totalement tel que je le décris et peut-être même au-delà. Soyons sérieux, c'est vraiment quelque chose d'assez contre-nature et moi je n'aime pas ce qui n'est pas naturel, je n'ai jamais apprécié ce genre de contre-nature et ce n'est pas ton truc à toi non plus, je le crains bien. Et pourquoi l'apprécierais-tu, tout ce que ça peut faire, c'est de te monter au

cerveau comme ça ne va pas tarder à le faire pour moi et je voudrais bien savoir ce que ça me fera à ce moment-là. Et d'ailleurs à toi aussi. Encore heureux que le matin ces choses contre-nature ne vous tombent pas dessus comme ça, j'ai donc un petit espoir : si au matin, je me lave la chatte au bleu à linge en rinçant bien, je pourrai même sortir voir du monde sans risque, ce qui me serait sans doute assez difficile dans mon état actuel, encore que je trouverais plutôt cocasse de voir des braguettes se gonfler et des franges blondes se hérissier d'indignation. Ça vaudrait le coup, personne ne pourrait rien me faire, l'omnipotence n'est pas encore illégale, n'est-ce pas, du moins je ne l'ai pas encore entendu dire. Mais je n'aimerais pas avoir à expliquer à une escouade de petits soldats en rut qu'on a traînés dans notre bonne ville de Prague visiter les tombeaux des rois de Bohême, que mon omnipotence ne les concerne pas, même si elle leur empuantit le tram sous le nez. Je n'aime pas insulter ce que les gens ont de plus cher et dénigrer à cette escouade son alignement de quéquettes tumescentes me serait un peu difficile, parce qu'on m'a appris à faire preuve de tact en société, ce qui fut une erreur. Mais je ne pourrais rien faire d'autre, l'unique bite que je n'ai pas envie d'injurier et de rejeter, c'est toi qui la possèdes, mais tu l'as emmenée à Podol. Tu l'as emmenée avec armes et bagages et je n'ai plus qu'à me transformer en illustration pour *Valérie* en écrivant sous ma chatte : « Elle se sentait abandonnée ». Si ça continue comme ça, c'est ce que je vais faire et je l'écrirai aussi sous ta bite, si tant est que j'aie encore l'envie et le temps d'écrire dessous quand je la reverrai.

Il est deux heures de l'après-midi, j'ai quand même fini par aller dormir hier, ce matin j'ai sagement emprunté un rouleau à peindre que j'ai rapporté en rentrant à pied par le pont que nous avons pris hier, c'était étrange, nostalgique, magique, bête, banal et merveilleux, et je viens de relire ce que j'ai écrit et je me suis dit que je ne pourrais pas l'envoyer ni te le faire passer autrement parce que ça n'aura vraiment aucun sens, mais j'ai réalisé que si je récrivais ma lettre, je serais obligée de recommencer à l'identique au mot près, tout est donc clair et tout est en ordre, autrement dit dans un désordre total et catastrophique, bref tel que ça doit être.

C'est encore une journée ordinaire, j'ai plein de travail qui m'attend (le travail, ça a toujours été mon affaire, je ne sais pas comment ce Marx peut considérer le travail comme une activité constructive, mais c'est peut-être grâce à l'usine de sa femme, parce qu'il n'y a vraiment pas d'autre explication), je vais donc endosser ma fonction de professionnelle artistique et responsable (je te montrerai ça un jour, c'est une grosse rigolade) et continuer à écrire ma nouvelle. J'espère que je n'y mettrai rien qui puisse scandaliser les censeurs des mœurs, ce qui pourrait très bien arriver dans mon état actuel.

À part ça, je vais promener sur les murs de mon petit chez-moi une sorte de rouleau prosaïque – c'est vraiment incroyable à quelle activité bizarre nous pouvons nous livrer – en montant sur un escabeau et en prenant un air si constructif que ça te couperait immédiatement la chique si tu le voyais. Tu deviendrais impuissant et tu commencerais à réciter à voix haute : « Doit-il prendre femme ? », car c'est tout ce qui te resterait à faire.

Si je ne voulais pas écrire entre autres pour subvenir à mes besoins, je me mettrai à rédiger ces mémoires, mais j'ai peur que ça ne tombe en de mauvaises mains et on pourrait se demander si je suis bien la bonne personne pour éduquer les foules sous le socialisme et si je ne risque pas de parachever prématurément la révolution culturelle. Mais ça me ferait certainement jouir à l'extrême et je continue à penser que nos vies sont un brillant chef d'œuvre artistique et qu'à ce titre elles devraient être conservées pour les générations futures, du moins sous forme d'une description gaillarde. Et je m'aperçois aussi aujourd'hui encore une fois que même si elles diffèrent apparemment en de nombreux points, elles sont en fait identiques, à savoir qu'elles ne sont chacune que la moitié de l'autre et qu'elles n'ont de sens que réunies, un sens qui n'a sans doute pas son pareil à l'époque actuelle et dans ce pays. Il fut un temps où cette unicité me remplissait d'un orgueil démesuré et un temps où elle m'a complexée presque à en mourir, aujourd'hui elle me semble naturelle et je ne fais que la constater, mais je ne l'échangerais pour rien au monde.

J'ai aussi réalisé quelle immense aptitude à vivre nous possédons, je ne veux pas seulement dire que nous avons refusé de collaborer dans les temps les plus durs, mais que nous ne nous sommes pas contentés d'y survivre, nous avons su les utiliser et en tirer parti, que nous avons su les goûter et en faire notre miel, car c'est seulement en cela que réside la vraie viabilité. Survivre dans ce monde, même dans les circonstances où nous avons survécu, c'est de l'instinct de conservation pur et simple, même si cet instinct est parfois très fort et très puissant. Mais éviter que cela ne fasse de vous un mort-vivant, ça, c'est quelque chose dont je dois remercier humblement le bon Dieu avec une réelle gratitude, la vie en elle-même n'est pas un cadeau, en elle-même la vie est un enfer absolu, mais ça, c'est plus qu'un cadeau, c'est peut-être quelque chose qui ne porte qu'un seul nom – la grâce.

Et s'il est quelque chose qui me remplit d'optimisme et d'un espoir véritable, non l'espoir en quoi que ce soit, mais l'espoir en tant que tel, au sens le plus profond du terme, tel que j'en ai besoin pour être sauvée, tel qu'il est nécessaire à tout un chacun, car le salut ne peut lui venir qu'au nom de cet espoir, c'est la certitude de cette grâce, certitude empirique apportée par le vécu, non la certitude que nous avons reçu la grâce, mais simplement que la grâce existe. Qu'elle existe dans cet univers, sur cette terre, pour ces êtres singuliers dotés de toutes les qualités possibles et imaginables et de l'incapacité d'en user, des êtres qui ressemblent à Dieu et ont été créés à son image pour l'outrager et le célébrer, sans qu'aucun d'eux, aucun de nous, les humains, ne puisse se représenter même le plus confusément celui dont il ne se distingue pas plus que deux petits pois dans une cosse. Et voilà le sens de cet espoir dont je parle : il transforme notre extraordinaire cécité en autre chose qu'un châtement injuste et antinaturel pour notre existence même : elle devient alors le doux et délicieux cordon ombilical qui nous lie à lui et nous oblige à grimper jusqu'à lui. On n'est pas obligé d'avoir la foi, et on ne peut pas avoir de la vertu, d'où nous viendraient-elles, ne me dites pas que Dieu est un être vertueux, il est tout sauf vertueux, car la perfection ne saurait être vertueuse ! L'homme n'a besoin ni de foi

ni de vertu pour être sauvé, je suis sûre et certaine qu'un jour nous serons surpris par le nombre d'hommes que leur conduite vertueuse a conduits à la damnation. Mais il lui faut de l'espoir, un espoir véritable sans aucune sorte d'assurance, un espoir qui ne le garde pas de la désespérance, qui ne le protège pas contre la perte monstrueuse de toutes les valeurs humaines, un espoir qui ne le protège de rien, même pas de la damnation, mais qu'il emportera un jour quelque part là-haut ou en bas, ou je ne sais où, comme la seule valeur véritable dont il est détenteur. Un espoir qui sera soupesé et ne sera pas jugé léger, car il a plus de poids que notre cécité ne nous permet sans doute d'imaginer.

Il n'est pas donné à tout le monde de recevoir cet espoir avec la même certitude que nous, c'est pourquoi je parle d'une grâce, non, ce n'est vraiment pas donné à tout le monde.

Si tu me demandes encore une fois de t'écrire cinq ou six lignes, je te casserai la gueule sans émoi sexuel, mon chéri, j'espère que ça te sera clair après cette lettre. Ou je t'enverrai six lignes pour de bon et j'ai vraiment très envie de voir quelle tête tu feras alors, ça vaut parfois le coup d'exaucer les vœux de quelqu'un.

Il est évidemment de nouveau trois heures, cette nuit j'ai fini à quatre heures, je traite le temps de manière un peu aléatoire. Mais cette lettre n'est pas pour moi une perte de temps, je la vois même comme la meilleure utilisation du temps dont je sois capable en ce moment. En plus, elle te donnera de quoi lire pendant un bon moment, dommage que je ne puisse pas y assister, ça décuplerait le plaisir pour l'un et pour l'autre. Je regarderais par moments ton visage et par moments en coulisse ton sexe, en sachant que l'un et l'autre réagiront visiblement à la lecture de cette dissertation.

Il faudra aussi qu'on aille un jour en balade, c'est le début des beaux jours et j'adore nos promenades plus que toute autre chose, nous traînerons quelque part dans les faubourgs, nous rafraîchirons d'anciennes atmosphères et nous en créerons de nouvelles comme nous l'avons toujours fait dans nos pérégrinations, nous les interrompons par des arrêts dans des gargotes périphériques

d'allure douteuse. Toi avec une bière, moi avec cette limonade que je n'aime pas et qui a goût de saccharine, mais qui est intimement liée à ces vagabondages, nous nous vautrerons sur les bords poussiéreux des chemins et reviendrons délicieusement fatigués et heureux et j'inscrirai dans mon calendrier la date de notre prochaine rencontre pour m'en réjouir pendant une quinzaine de jours et me persuader que je supporterai cette quinzaine sans dommage pour ma santé physique ou mentale, et m'apercevoir à la fin tout étonnée que j'y ai vraiment survécu.

Et nous ferons des projets d'avenir, non comme on les fait d'ordinaire, mais comme nous, nous les faisons, avec une concrétude naïve et peut-être aussi enfin avec la perspective qu'ils se réaliseront, fût-ce dans le plus lointain avenir.

Tout à l'heure, j'ai appelé Oldřich, il est encore à l'hôpital, donc je ne sais rien de neuf qui te remonterait le moral, je ne sais même pas combien de temps il va y passer parce que j'ai appelé assez tard après midi et je n'ai pas eu la rédaction, seulement la concierge. Je vais sans doute téléphoner lundi à la rédaction pour savoir à quel hôpital il est, s'il ne se sent pas trop mal, j'essaierai de faire comme on a dit hier, encore pendant son séjour à l'hôpital. Ça dépend aussi combien de temps il va encore y passer, si c'est quelques jours, mais s'il y va de plusieurs semaines il serait bon de tenter de faire quelque chose même dans les conditions actuelles.

Lundi matin – en fait à dix heures –, je vais chez l'éditeur et quand j'en aurai fini je ferai un saut à Malá Strana, pour que nous sachions sur quoi compter. Une piaule pour toi, ça promettrait des avantages non seulement pour nous deux, mais ça entraînerait d'abord et avant tout une amélioration de ton état psychique, au point où tu en es il y a urgence, ça ne fait pas le moindre doute.

Je suis assez curieuse de savoir ce que va donner la négociation chez l'éditeur même si c'est pratiquement dans la poche, et j'y vais même avec un certain plaisir, il y a vraiment une bonne ambiance et des gens avec qui j'ai plaisir à travailler, du moins à ce niveau. Ça me simplifie un peu la vie, tu sais, si je devais bosser avec une bande de

jeunesses-communistes-boutonneux en rut, ça tournerait sans doute en esclandre et nous n'en sortirions vivants ni les uns ni les autres.

Porte-toi bien en attendant, cette fois-ci ça ne fait que douze jours et ce sera donc plus facile de deux jours. Tu vas aussi avoir un peu de lecture et je me berce même de l'espoir que tu éprouveras le besoin de m'écrire deux ou trois lignes ce qui facilitera un peu les choses et peut-être que ça ira comme ça. Bordel, ça fait treize ans que nous nous connaissons et nous déconnons encore comme les amants de la *Chartreuse de Parme*, d'accord, c'est rigolo, mais c'est ainsi et je crains que nous ne nous déchaînions encore davantage lorsque nous serons ce petit vieux sénile avec cette petite vieille sénile, nous avons tout ce qu'il faut pour ça ! Je m'arracherai mes cheveux gris si je ne te vois pas d'aujourd'hui et toi, d'excitation, tu tiraileras ta barbe blanc de neige si je dois m'absenter un après-midi, attends, tu verras, ne crois pas que j'exagère. Voilà de belles perspectives pour nous deux, c'est une intellectuelle vieillie, cynique et honnête qui te le dit, nous évoquerons les guerres atomiques en nous bidonnant au souvenir de cette rigolade de voir des boyaux couler le long de Národní Třída et s'il nous faut nous séparer l'espace de deux heures, des larmes couleront à torrents de nos yeux éteints.

Fais-toi donc vite du bien en t'accordant une bonne branlette si tu ne l'as pas encore fait, d'une part pour pouvoir sortir parmi les gens, d'autre part pour ne pas être obligé de prendre un taxi jusqu'à Holešovice en brandissant ta queue dans ton poing, et si tu en as envie, écris-moi pendant ces douze jours – cinq ou six lignes, mon amour...

... je viens de relire ce que j'ai écrit et ça m'a fait peur, mais je ne vais plus rien ajouter en fait d'explication, alors je me contenterai peut-être de dire encore que, tel que c'est dit et écrit, cela contient évidemment tout, donc même les étreintes les plus banales et les plus tendres, même le fait de se tenir la main et de se caresser les cheveux avec la plus grande tendresse et tous les autres faits et gestes accomplis banalement par les amoureux. Ne l'oublie pas, garde-le à

l'esprit, pour que cette lettre ne te donne pas l'impression qu'elle refléterait le besoin de concrétiser quelque émotion neuro-pathologico-sexuelle – même s'il y va aussi de cela, bien entendu, mais pour ainsi dire étrangement sans pathologie, plutôt avec amour. Mais peut-être que tu comprendras tout ça sans commentaire et si tu ne comprends pas, alors ça veut dire que ce n'est que de la merde et il ne sert à rien de le commenter, et je serai obligée de t'expliquer cela quand nous nous verrons pour de vrai, mon chéri.

Espérons pouvoir être bientôt ensemble, parce que le fait que tu végètes sous le toit conjugal ne sert vraiment à rien qu'à chatouiller ton sens des responsabilités – sans mon père, je serais probablement moi aussi plus progressiste.

Ainsi, je te laisse prendre les décisions, mais ne traîne pas trop, nous avons beau avoir encore une grande force qui vient de la pensée philosophique, nous avons beaucoup de temps et beaucoup de certitude, car nous nous aimons très fort et nous ne sommes pas pressés, mais bordel, nous sommes aussi des êtres humains, pas « seulement » des êtres humains, comme on dit, au contraire justement des êtres humains avec tout ce que cela comporte, même cette chose énorme qu'est un amour comme le nôtre, donc nous devons peut-être veiller un peu sur lui et ne pas le traiter à la légère comme on le ferait d'un batifolage dérisoire et insensé, tel qu'il affecte ceux qui ne sont « que » des êtres humains.

Salut,
Honza

Crédits et remerciements

DIRECTION ÉDITORIALE Benoît Verhille

DIRECTION D'OUVRAGE Anna Rizzello

TRADUCTION Barbara Faure

COUVERTURE Léonie L. & Benoît V.

MAQUETTE Léonie Lasserre

RELECTURE ET CORRECTION Léonie Lasserre

& Marielle Leroy

LES ÉDITIONS LA CONTRE ALLÉE REMERCIENT

Aurélien Olivier et l'association Littérature etc.

pour nous avoir fait découvrir ce texte et son auteure

Daniel Ladman, Olga Křížová, MgA. Michal Černý

et Jiří Vitoušek

Barbora Faure

Thibaut Willems

Florian Bodart

Camille Grenaille

Françoise Dupas

ET LES ÉQUIPES DE

L'agence Dilia

Concordia éditions

Pollen

L'espace du 57

La Nouvelle Imprimerie Laballery

Notes

1

Honza Krejcarová est le nom sous lequel elle était connue dans l'underground pragoise. Il ne s'agit pas d'un pseudonyme : Krejcarová est son nom de jeune fille, tandis que Honza, qui dérive de Jan, est son surnom depuis son enfance.

2

Terme qui désigne le système clandestin de circulation d'écrits dissidents en URSS et dans ses pays du bloc de l'Est.

3

Anna Achmatova, (Odessa, 1889 – Moscou, 1966) l'une des plus grandes poétesses russes du XX^e siècle.